

il lui procurera de quoi réparer ses forces abattues.

En effet, tournant à droite, et faisant gravir à son élève une colline assez escarpée, ils arrivent bientôt au haut d'un tertre verdoyant; ils aperçoivent à quelques pas d'eux, au fond d'un vallon fleuri, plusieurs hommes assis sur un tapis de gazon et s'apprêtant à prendre leur repas du soir.

Le duc alors mit son cheval au galop. Dans un instant il est auprès d'eux, et retrouve d'anciennes connaissances; c'était le même groupe de bûcherons dont le modeste dîner avait, quelques jours auparavant, inspiré à Arthur des pensées de légèreté et de dédain.

Le vieillard que nous avons déjà vu, se doutant du motif de son empressement à les visiter, l'invite à prendre part à leur champêtre banquet. Cette fois le duc ne se fait pas prier et mange au moins autant que quatre.

Vers la fin du repas, comme il témoigne une véritable surprise de trouver leur nourriture saine et agréable à manger, notre bon vieux bûcheron lui répond avec un sourire plein de bonté, mais où se mêle un peu d'orgueil: Monseigneur! ne vous ai-je pas dit que nous savions joindre à nos aliments un assaisonnement qui les rend très-bons? Eh bien! cet assaisonnement, c'est la fatigue!... c'est la faim!.....

Le duc, content de cette repartie ingénieuse, et heureux d'avoir fait un si bon repas, remercie avec effusion ces honnêtes travailleurs, les force à accepter sa bourse pleine d'or et les quitte, accompagné de son précepteur, qui est satisfait d'avoir eu sa revanche, et fier des progrès de son élève.

III.

Deux ans après, la révolution éclata; des hommes partis exprès en poste envahirent le château du duc de L... et s'apprêtaient à exercer les terribles vengeances de 93.

Arthur et toute sa famille, quoique ayant accepté franchement les idées de la révolution, comme tant d'autres innocentes victimes, furent condamnés à périr sur l'échafaud. Tout était prêt pour l'exécution. Le jeune duc, garotté comme un criminel, était étendu sur une mauvaise charette, et déjà le signal du départ était donné, quand plusieurs paysans, à la tête desquels on reconnut son fidèle précepteur, s'élançèrent au-devant des chevaux et arrêtèrent la marche de ce triste convoi.

—Quoi! s'écria un vieillard à barbe blanche (c'était le père Laforêt, le vieux bûcheron) vous osez condamner la seule famille du pays qui ait jamais fait du bien! Et montrant Arthur, il reprit: Vous voulez mener à la guillotine ce jeune homme qui s'est toujours

montré l'ami du pauvre! Vous dites que c'est un aristocrate! Eh bien! sachez donc, il y a de ça deux ans, qu'il n'a pas dédaigné de manger à la gamelle du père Laforêt, en compagnie de mes amis les bûcherons que voici.

—Est-ce vrai, Jacques?

—Est-ce vrai, Thomas?

Oui, oui, le père Laforêt dit la vérité.

—Eh bien! est-ce un aristocrate celui qui se conduit ainsi?

—Et vous voulez sa mort? allons donc, vous badinez! Puis, continuant sa noble mission, il dit encore des choses à toucher les cœurs les plus endurcis; et brisant les liens des prisonniers, il les rend à la liberté, au milieu des acclamations de la foule assemblée.

Personne n'avait osé contredire le père Laforêt, tant son grand âge et sa droiture le faisaient vénérer.

Le jeune duc se jeta dans les bras de son libérateur et voulut le remercier de lui avoir sauvé la vie; mais l'honnête bûcheron l'arrêta et lui dit en versant des larmes de joie: — Jeune homme, nous sommes quittes; rappelez-vous la bourse que vous nous avez donnée. Cette généreuse offrande a empêché mes enfants de mourir de faim.

—Vous voyez qu'une bonne action a toujours sa récompense. Dieu vous en réserve encore une plus belle au ciel, car il aime par-dessus tout la vertu.

LOUIS DUCLOS.

Le Génie.

J'ai vu sous le ciel un grand et mystérieux spectacle, et je me suis demandé en le contemplant, s'il y avait rien de plus digne de mon admiration et de mon attendrissement même. C'était du haut d'un phare avancé, au milieu de cette mer célèbre qui fut longtemps le centre du monde; je voyais cette mer immense et ce beau ciel qui la faisait rayonner de ses splendeurs; puis une petite barque agitée comme une coquille sur les flots; car le ciel venait de se troubler. Dans cette barque, une mâture que j'apercevais à peine, humble, faible, délaissée, emportée dans un frêle esquif sur la vaste étendue des mers, à la merci des tempêtes. Les vents soufflaient avec fracas. La foudre qui grondait sur sa tête menaçait de l'ensevelir dans les gouffres immenses qui l'environnaient. De là, du fond de sa barque le pilote domiait toute la nature; d'un regard souvent lancé vers les cieus, il lisait sa route à travers les abîmes, d'une main il subjuguait les flots soulevés, et de l'autre défiait la rage des vents; il leur tendait sa voile et les forçait à le pousser en frémissant au port. C'est l'image du génie.